

Art & Environnement

Commissaire invitée : Alice Audouin

Art & Environment

Guest Curator: Alice Audouin

Introduction

Alice Audouin, Commissaire invitée

« Art et Environnement » : si ces deux mots sont positionnés côte à côte sans avoir encore fusionné, c'est qu'il n'existe toujours pas de terme pour qualifier ce mouvement désormais bien présent dans l'art contemporain, incarné par une nouvelle génération d'artistes dont le travail porte sur des thèmes et enjeux environnementaux comme le réchauffement climatique, la perte de la biodiversité, ou plus généralement, l'empreinte de l'humain sur Terre et son rapport au Vivant. Art Environnemental ? Art Écologique ? Art de l'Anthropocène ? Le duo Lucy + Jorge Orta préfère le terme d' « *Impact Art* », qui est aussi le nom que j'ai choisi pour le média que je dirige, *Impact Art News*.

Depuis quand l'art et l'environnement sont-ils liés ? À ne pas confondre avec la « nature », l'environnement tel que nous l'abordons ici intègre l'idée de sa protection, qui émerge au XIX^e siècle. À mes yeux, c'est au début des années 2000 que s'inscrit cette rencontre de manière irréversible dans l'histoire de l'art, au moment où l'art contemporain, avec ses dimensions contextuelle et conceptuelle, est percuté par le réchauffement climatique, devenu à la fois très alarmant et très médiatisé. Le réchauffement climatique existe depuis l'utilisation croissante des énergies fossiles à partir du XVIII^e siècle et a été scientifiquement prouvé dès la fin du XIX^e par Svante Arrhenius, mais il n'est vulgarisé qu'à partir des années 1990 avec la publication des premiers rapports du GIEC.

Si les préraphaélites étaient déjà des lanceurs d'alerte sur les conséquences d'un capitalisme alimenté par les énergies fossiles et si le Butô fut lui aussi une réaction artistique forte à la bombe nucléaire, tragédie humaine et écologique majeure, je défends pour ma part le caractère récent de cette rencontre, liée au savoir sur le réchauffement climatique et la chute de la biodiversité, qui elle aussi se diffuse massivement depuis les années 2000.

Foreword

Alice Audouin, Guest Curator

“Art and Environment”: if these two adjoining words haven't yet merged, it's because there is still no commonly accepted term to describe this movement that is undeniably present in contemporary art today. It is embodied by a new generation of artists, whose work addresses environmental themes and issues such as global warming, the loss of biodiversity and more generally how humanity impacts the earth and our relationship with the living world. Environmental art? Ecological art? Anthropocene Art? The artist duo Lucy + Jorge Orta prefers to use the term Impact Art, which is also the name I have chosen for my blog and newsletter “Impact Art News.”

But for how long has this connection between art and the environment existed? When considering this, you need to be careful not to confuse ‘environment’ and ‘nature’. As it is used in this context, the former includes the notion of protecting nature, a concept that emerged in the 19th century. In my opinion, this marriage that has become an irreversible part of the history of art actually occurred at the beginning of the 2000s. At that time, contemporary art, in its contextual and conceptual dimensions, was confronted with global warming, which had become particularly alarming and the subject of intense media attention.

Global warming has existed ever since the 18th century when fossil fuel use increased. Its existence was scientifically proven at the end of the 19th century by Svante Arrhenius, however this knowledge was only popularised in the 1990s with the publication of the first reports of the Intergovernmental Panel on Climate Change (IPCC).

If the Pre-Raphaelites can already be considered whistle-blowers in that they drew attention to the consequences of a form of capitalism driven by fossil fuels and if Butoh expressed the reaction of dancers to the major human tragedy and environmental disaster that was the nuclear bomb, I personally defend the idea that this encounter is a more recent

Quelle autre génération d'artistes a déjà vécu l'avènement et l'installation dans une nouvelle ère géologique, l'Anthropocène? Les artistes sont « embarqués » dans leur époque au sens où le formulait Albert Camus. Elles et ils sont confrontés à la crise écologique en tant que composante nouvelle et majeure de leur temps. Capucine Vever n'est pas écologiste lorsqu'elle sort de l'École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy, elle l'est devenue, découvrant sans cesse des enjeux écologiques dans son travail de recherche sur les territoires, ces derniers étant pro-

fondément transformés par le réchauffement climatique, l'agriculture intensive, les pesticides, la chute de la biodiversité...

« L'écologie n'est pas pour cette nouvelle génération d'artistes un thème de travail mais bien leur rapport au monde. »

L'écologie n'est pas pour cette nouvelle génération d'artistes un thème de travail mais bien leur rapport au monde. Ils réinventent un vivre ensemble et les valeurs collectives de nos sociétés. Écoféminisme, post-anthropocentrisme, relations inter-

espèces, ils jouent pleinement leur rôle d'avant-garde et amorcent avec optimisme un avenir où la coopération l'emportera sur la compétition. En témoigne la réaction des vingt-et-un lauréats lors de la remise de leur distinction par mon association Art of Change 21 (avec le mécénat de la Maison Ruinart). Ils ont salué notre décision de partager 42 000 euros de dotation auprès de 21 lauréats et non un seul. « Cessez de nous mettre compétition, nous voulons être unis », ont-ils affirmé.

Bien au-delà des enjeux environnementaux qui les touchent, les artistes apportent de nouvelles manières plus conviviales de penser et d'être au monde, porteurs d'un souffle aux antipodes de l'image stéréotypée de l'« écologie punitive ». Elles et ils resynchronisent notre rapport au temps, en connectant le temps humain au temps de la Terre (Noémie Goudal, Douglas Mandry), repensent notre habitat en tant qu'espèce parmi les espèces (Vincent Laval, Elsa Guillaume, Lou Ros, Lionel Sabatté, Tadashi Kawamata), désactivent les dynamiques patriarcales et extractives pour une approche plus holistique, équitable et partagée du monde (Suzanne Husky, Romuald Hazoumè, Pia Rönicke, Pascale Marthine Tayou), investissent l'action collective et nous apprennent à agir ensemble (Michelangelo Pistoletto, Sarah Trouche, Lucy +

one. I believe it came about as a result of increasing awareness of global warming and decreasing biodiversity, which became widespread in the 2000s.

What other generation of artists has already experienced the advent and installation of a new geological epoch, i.e., the Anthropocene? Artists are “embarked” by their era to quote Albert Camus. They are exposed to the environmental crisis that is a new and key aspect of the times they are living in. Capucine Vever was not an environmentalist when she graduated from the École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy, but she became one as she discovered new environmental problems while researching parts of the world that had changed radically because of global warming, intensive farming, pesticides and loss of biodiversity.

For this new generation of artists, the environment is not simply a theme they address in their work, but the definition of their relationship with the world. They are reinventing a sense of community and collective values. From ecofeminism and post-anthropocentrism to interspecies relations, they are playing their role as members of the avant-garde to the full, optimistically paving the way for a future where cooperation will triumph over competition. A notable illustration is the reaction of the 21 prize-winners who received an award from my association Art of Change 21 (with the sponsorship of Maison Ruinart). On receiving their prize, they complimented us on our decision to share the 42,000 euros prize money amongst the 21 winners rather than giving it to one person saying: “Stop making us compete against each other, we want to be united”.

Above and beyond the environmental issues they tackle, these artists bring a new energy and suggest different, more convivial ways of thinking and being that are light years from the clichés of punitive environmental policies. They resynchronise our relationship with time by linking human and geological time (Noémie Goudal, Douglas Mandry), rethink our habitat by considering mankind as one species amongst many (Vincent Laval, Elsa Guillaume, Lou Ros, Lionel Sabatté, Tadashi Kawamata), combat patriarchal and extractive strategies by seeking to replace them with a more ethical, holistic and shared approach to the world (Suzanne Husky, Romuald

“For this new generation of artists, the environment is not simply a theme they address in their work, but the definition of their relationship with the world.”

Jorge Orta), créent et sanctuarisent des lieux résilients (Fabrice Hyber), déjouent les logiques politiques et économiques peu attentives à leurs conséquences (Capucine Vever, Recycle Group) et nous rendent la main dans un monde globalisé, en tant qu'acteurs responsables du bien commun.

Le nombre d'artistes contemporains dont le travail porte sur l'environnement ne cesse de grandir. D'une centaine identifiée en 2004 à mes débuts, mon observatoire en identifie plus de 2 500 aujourd'hui. Et dès que l'on élargit aux artistes qui, indépendamment du contenu de leurs œuvres, se soucient de l'impact environnemental de leur production, ce nombre augmente considérablement. Certains sont déjà signataires de l'engagement d'Artists Commit et ont publié un *Climate Impact Report*. L'artiste Olafur Eliasson montre depuis longtemps la voie : bilan carbone, « zéro avion » pour certaines expositions, il est aussi ambassadeur du PNUD, s'implique dans Little Sun... un champ d'action qui dépasse largement l'art, à l'instar d'autres artistes majeurs engagés comme Yinka Shonibare ou Otobong Nkanga.

Autour des artistes, le secteur de l'art change lui aussi, conscient d'un fonctionnement globalisé, consommateur de trajets aériens, menacé par la montée des eaux et les événements climatiques

« La foire Art Paris joue un rôle de précurseur, avec le premier calcul d'analyse de cycle de vie d'une foire et des mesures de réduction d'impact. »

extrêmes dans les régions fragiles ou côtières où il opère, comme New-York ou Hong-Kong. Là encore, c'est une vague rapide et montante qui vient, avec des initiatives de galeries (Gallery Climate Coalition, Galleries Commit...), des programmations sur l'environnement de biennales (Taipei, Helsinki, Korat, Kochi...), de musées (Garage, ARoS, Barbican, Gropius Bau...), etc. La foire Art Paris elle-même joue un rôle de précurseur, avec le premier calcul d'analyse de cycle de vie d'une foire et des mesures de réduction d'impact, une dynamique à laquelle j'ai le plaisir de contribuer.

Artistes, musées, galeries, commissaires, foires, certes... mais *quid* des collectionneurs ? Bien qu'en manque de repères, d'informations et de spécialistes, encore peu nombreux sur ce sujet, leur curiosité

Hazoumè, Pia Rönicke, Pascale Marthine Tayou), teach us how to take collective action (Michelangelo Pistoletto, Sarah Trouche, Lucy + Jorge Orta), create and safeguard resilient places (Fabrice Hyber), foil political and economic policies that pay scant attention to their consequences (Capucine Vever, Recycle Group) and give us back control in a globalised world by making us stakeholders in charge of the common good.

There is an ever-increasing number of contemporary artists whose work addresses environmental issues. From the hundred or so I identified at my debut in 2004, my observatory now lists more than 2,500. And this number increases considerably if we widen the scope to include artists who, independently of the content of their works, are concerned about the environmental impact of their production. Some have already committed to a post-carbon future by adding their names to the list on the Artists Commit website and publishing Climate Impact reports. In this respect, Olafur Eliasson has been leading the way for a long time, paying attention to his carbon footprint and holding 'no flight' exhibitions amongst other initiatives. He is also an ambassador for the United Nations Development Programme (UNPD) and the co-founder of Little Sun. In short, his field of action goes way beyond the boundaries of art, in the same way as other major socially engaged artists like Yinka Shonibare and Otobong Nkanga.

It's not just the artists, the art sector is changing too as industry professionals become more aware of the globalised nature of their activity and its reliance on air transport. In addition, certain key locations (in coastal or vulnerable areas such as New York or Hong Kong) are threatened by rising sea levels and extreme weather. There is a groundswell of support with initiatives by galleries (Gallery Climate, Coalition, Galleries Commit etc) and events programmes focusing on the environment both at biennials (Taipei, Helsinki, Korat, Kochi etc) and museums (Garage, ARoS, Barbican, Gropius Bau etc). Art Paris is a pioneer in that it is the first fair to carry out a life cycle analysis and implement measures to reduce its environmental impact, a dynamic to which I am proud to have contributed.

So far, we've mentioned artists, museums, galleries, curators and art fairs, but what about collectors? Although they are lacking in guidelines, information and advice from specialists, of which there are still too few

“Art Paris is a pioneer in that it is the first fair to carry out a life cycle analysis and implement measures to reduce its environmental impact.”

les porte à découvrir cette nouvelle génération et sa profonde originalité. De nouveaux collectionneurs naissent avec ce nouveau mouvement, comme je le constate en tant qu'art advisor.

Mon action pour l'art et l'environnement a démarré en 2004 avec la création du colloque international « L'artiste comme partie prenante » à l'Unesco. Aujourd'hui, je me réjouis de voir *l'Art et Environnement* adopté par Art Paris 2022. Déjà, en 2019, Art Basel avait accueilli une performance sur le climat initiée par mon association Art of Change 21 avec les étudiants de l'École des Arts de la Sorbonne.

Il est temps de se réjouir, car le Novacène se lève à l'horizon : cette nouvelle ère, prophétisée en 2019 par le célèbre scientifique et écologiste anglais James Lovelock, succèdera à l'Anthropocène. Fondée sur une harmonie entre les humains et la nature, elle fait déjà l'objet d'une exposition éponyme lors de l'édition Utopia de Lille3000.

Alice Audouin est engagée depuis plus de 20 ans dans le développement durable, dont 17 ans sur le lien entre l'art contemporain et l'environnement. Elle est la présidente fondatrice de l'association Art of Change 21, parrainée par Olafur Eliasson, qui agit à échelle internationale (prix, expositions, conférences...) et invite des artistes à chaque COP Climat depuis 2015 (John Gerrard et Lucy Orta à la COP26). Elle est impliquée dans l'écoconception d'Art Paris 2022 avec les cabinets Karbone Prod et Solinnen. En tant que commissaire d'exposition, elle a organisé de nombreuses expositions thématiques sur le climat (Warmingland en 2018, Post-carbon en 2015...), la biodiversité (Biocenosis21 en 2021) et elle est en 2022 la co-commissaire avec Jean-Max Colard de Novacène à la Gare Saint-Sauveur à Lille, dans le cadre de la saison Utopia consacrée au thème de l'environnement.

in this field, collectors' natural curiosity encourages them to discover this new and deeply original generation of artists. As for younger collectors, they were born with this new movement, which is something I have observed in my role as an art adviser.

My action for art and the environment began in 2004 with the creation of an international symposium at UNESCO ("The Artist as a Stakeholder"). Today I am delighted to see Art Paris adopt "*Art and Environment*" as one of the themes of its 2022 edition. Back in 2019, at the initiative of my association Art of Change 21, Art Basel had already hosted a performance on the climate with students from the École des Arts de la Sorbonne. It is time to rejoice, because the Novacene is nigh! The latter, an epoch founded on a harmonious relationship between humans and nature that will follow on from the Anthropocene, was theorised in 2019 by the famous English scientist and environmentalist James Lovelock. It is the subject of an exhibition of the same name at the new edition of Lille3000, "Utopia".

Alice Audouin has been committed to sustainable development for more than 20 years and has spent 17 years considering the relationship between contemporary art and the environment. She is the president and founder of Art of Change 21 (whose patron is Olafur Eliasson), which is a non-profit organisation that works around the world organising art prizes, exhibitions and conferences, etc. In addition, Art of Change 21 has invited artists to every COP climate change conference since 2015. John Gerrard and Lucy Orta were invited to COP26. Together with consultants Karbone Prod and Solinnen, Alice Audouin is contributing to a sustainable approach to art fair organisation for Art Paris 2022. As an exhibition curator, she has organised a large number of climate and biodiversity-themed exhibitions such as Warmingland (2018), Post-carbon (2015) and Biocenosis21 (2021). In 2022, she will co-curate with Jean-Max Colard Novacène at the Gare Saint Sauveur in Lille (part of the Utopia season focusing on the environment).

Noémie GOUDAL

Née en 1984, France
Les Filles du Calvaire

L'artiste Noémie Goudal part souvent, et loin, pour se connecter au ciel, au sous-sol, aux paysages isolés, et encrypter leur essence temporelle et spatiale. À partir d'une combinaison savante de ses mediums de prédilection, photographie, vidéo, installation, elle crée un langage propre à la Terre. Déjà riche d'un alphabet mêlant géométrie, géographie et imaginaire, la paléoclimatologie (c'est-à-dire l'étude des climats passés) occupe désormais une place centrale dans sa pratique. Le contraste des climats successifs d'un même territoire, de la jungle à la glace, permet de palper ce temps propre à la Terre, née il y a 4,5 milliards d'années. Il se retrouve aujourd'hui culbuté par le temps humain, bien plus récent et rapide, rythmé par l'accélération d'un « progrès » avide d'énergies fossiles : c'est l'Anthropocène. Noémie Goudal, née en 1985, et installée à Paris après des études au Royal College of Arts et de la St Martins School à Londres, se tourne vers l'environnementaliste James Lovelock pour garder confiance : il est possible d'éviter la collision de ces deux temporalités et de créer un lien positif entre notre époque anthropocentrée et le cycle de la Terre. Cette démarche est « philosophique, fondée sur une recherche d'harmonie, de connexion avec le vivant ». Et c'est bien, cette fois, le temps de l'œuvre qui la créera.

Born in 1984, France
Les Filles du Calvaire

Noémie Goudal often travels to far-flung destinations, places where she can commune with the skies above, the earth below and encode the temporal and spatial essence of these remote landscapes. Using a clever combination of her favourite mediums – photography, video, and installation – she creates a means of expression specific to the Earth. In a rich practice that already mixes such elements as geometry and geography with her imaginary world, palaeoclimatology (the study of climates of the geological past) now plays a central role. The contrast between the successive climates of the same region, from jungle to ice, provides a way to get a feel for geologic time, the time of our planet that was born some 4.5 million years ago. Today, geologic time is being knocked off kilter by the more recent and much faster human time, which is accelerating driven by a form of “progress” that devours large quantities of fossil fuels. Welcome to the Anthropocene! Noémie Goudal (b. 1985) settled in Paris after studying in London at the Royal College of Arts and Central St. Martins. To continue to believe in the future, she turned to the environmentalist James Lovelock and the idea that it is possible to avoid the collision of these two timelines and create a positive connection between our anthropocentric period and the cycles of the Earth. Her approach is “*philosophical and based on a search for harmony and a connection with the living world*” and this time it is the timescale of art that will create it.



Noémie Goudal
***Décantation*, 2021**
Courtesy Galerie Les Filles du Calvaire

Elsa GUILLAUME

Née en 1989 en France
Backslash

Comment en est-on arrivé à considérer l'océan et ses habitants comme un gisement à exploiter, un vide-ordure ou encore un réservoir de monstres ? L'artiste, céramiste, plongeuse et écologiste Elsa Guillaume déplore la réponse à cette question, qui témoigne d'un éloignement de l'humanité vis-à-vis de l'Océan. « Nous sommes des terriens qui devons nous souvenir d'avoir été marins ! et de nos innombrables liens avec l'Océan ! ». Pour renouer avec lui, l'artiste utilise l'imaginaire, avec ses fascinants habitants des abysses, à la frontière du mythe et de la biologie, les Hieronymus, mais aussi la parodie, avec Branchies et bistouri, rougeoyant étal de poissonnier couvert de chair tout juste découpée. La violence de ce rouge (à) vif est celle de la pêche industrielle dont les pratiques les plus cruelles (ailerons coupés aux requins encore vivants...) commencent à mobiliser. Née en 1989, Elsa Guillaume milite depuis Bruxelles où elle vit, depuis le bateau Tara ou de Roscoff, aux côtés des scientifiques et écologistes plaidant pour des aires marines sanctuarisées, pour une pêche responsable mais aussi contre la pollution des fleuves qui sont à l'origine de celle des océans. Face à notre mépris, contre notre oubli, l'artiste en vient à nous défier : rira bien qui rira le dernier, les céphalopodes pourraient bien être les gagnants !

Born in 1989, France
Backslash

How did we come to consider the ocean and its inhabitants as no more than resources to be exploited, a dumping ground and a place where aliens of the abyss live? Artist, ceramicist, diver, and environmentalist Elsa Guillaume deplores the answers to this question that illustrate the extent to which humankind has distanced itself from the ocean. "We are land living creatures who should remember that we once lived in the sea and not forget our numerous ties with the ocean." To reconnect with the waters of our origins, Guillaume deploys a fantasy world populated with the fascinating inhabitants of the abysses, creations that are at the crossroads of mythology and biology (her Hieronymus ceramics). She also employs parody. Branchies & Bistouri (Cuts & Gills) is a fishmonger's stand covered with dismembered fish parts, where her use of an aggressive bright red colour both evokes freshly cut flesh and references the violence of industrial fishing practices against which opponents are starting to rally (such as cutting off sharks' fins while they are still alive). Elsa Guillaume (b. 1989) has been actively campaigning for a long time in Brussels where she currently lives, as an artist in residence onboard a schooner as part of the Tara Pacific expedition and alongside scientists and environmentalists in Roscoff pleading the cause of marine protected areas and responsible fishing, as well as combatting the pollution of rivers that ends up in the ocean. Faced with our lack of interest and short memories, Guillaume defies us, after all he who laughs last, laughs longest and cephalopods could well win the day!



Elsa Guillaume
Slice n°2, 2020
Courtesy Backslash

Romuald HAZOUMÈ

Né en 1962, Bénin
Galerie Magnin-A, Paris

Romuald Hazoumè refuse les étiquettes et les stéréotypes : Non il n'est pas un artiste post-colonial. Non, il n'est pas un « faiseurs de masques » et il le précise bien à celle qui écrit ces lignes : il n'est pas non plus un recycleur ou un artiste environnemental ! Pour lui, l'environnement n'est qu'une partie d'un tout et un déchet n'est qu'un élément infime d'un dispositif de création bien plus grand, dans une approche globale, où les enjeux géopolitiques, sociaux et environnementaux sont compris ensemble et ne peuvent être dissociés. Le pétrole évoqué par les jerrycans qu'il utilise est abordé comme combustible d'un système mondialisé à la fois inéquitable et pollueur. S'il figure dans cette sélection *Art et Environnement* d'Art Paris, c'est justement pour intégrer l'environnement à niveau plus politique, historique et social. Né en 1962 à Porto-Novo au Bénin, où il vit, Romuald Hazoumè réduit les clichés sur l'Afrique à néant en créant de nouveaux signifiants pour un monde plus égalitaire. À l'occasion d'un atelier sur l'urgence climatique organisé par l'association Art of Change 21 en 2017, il a imaginé un symbole universel et inclusif, une sorte de S.O.S. que pourraient utiliser ceux qui sont victimes de catastrophes écologiques (déplacement, sécheresse, inondation...). Une idée qu'il serait grand temps de concrétiser.

Born in 1962, Benin
Galerie Magnin-A, Paris

Romuald Hazoumè refuses to be labelled and rejects stereotypes. No, he is not a post-colonial artist and neither is he a "maker of masks". And as he makes quite clear to the person writing these lines, he is not a recycler or an environmental artist either. For Hazoumè, the environment is just one part of the whole and waste materials are but a negligible part of a much wider creative process, a global approach in which social environmental and political issues cannot be disassociated. Rather than purely an environmental issue, the petroleum evoked by his use of jerrycans is above all seen as the fuel driving an unfair and pollutive global system. And if he is present in the *Art and Environment* selection at Art Paris, it is for this very reason, i.e., to incorporate a more political, historical and social take on the environment. Romuald Hazoumè was born in 1962 in Porto-Novo in the Republic of Benin, where he lives today. In his work, he does away with the clichés about Africa by creating new signifiers that foster a more egalitarian world. During a workshop on the climate emergency organised by Art of Change 21 in 2017, he imagined a universal and inclusive symbol, a sort of SOS that could be used by people who are victims of environmental catastrophes (displacement, drought, flooding etc), an idea that it is high time we made a reality.



Romuald Hazoumè
Tout feu tout flame, 2019
 Plastique, tiges végétales peintes, mousse et cuivre
 Signé, titré et daté
 76.5 x 40 x 16 cm
 © Romuald Hazoumè, ADAGP 2022
 Photo : © Studio Louis Delbaere
 Courtesy Galerie MAGNIN-A, Paris

Suzanne HUSKY

Née en 1975, France
Galerie Alain Gutharc

Anti-capitaliste, anti-patriarcale et écoféministe, Suzanne Husky n'en est pas moins ministre! Au sein du Nouveau Ministère de l'agriculture, qui mène campagne depuis 2016 par le vecteur de performances et vidéos dressées contre l'agrobusiness, militant pour un programme d'alliance humain-nature sur 1 000 ans! L'artiste franco-américaine, née en France en 1975, est une figure incontournable d'un art relié au vivant et au politique. Folklore, artisanat, contes, recettes de cuisine, rituels et savoirs oubliés sont ses moyens de prédilection pour renouer avec le monde pré-capitaliste et avec le vivant. Inspirée de William Morris, l'artisanat (céramique, textile, tapisserie...) côtoie l'art (performance, son, vidéo...) sans nulle hiérarchie. Diplômée de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux, Husky est également formée dans les domaines du paysagisme horticole, de la permaculture et de l'herboristerie, autant de savoirs qui irriguent son travail artistique. Constatant que « la domination de la nature et des femmes sont deux parallèles », l'artiste collabore avec la célèbre écoféministe Starhawk. Sa nouvelle série de podcasts, « Ma mère l'Oie », est à l'intersection des contes, de l'agriculture, de l'écologie et de la spiritualité. Face au monde écocide qu'elle combat, Husky crée des formes pacifiques, collectives et mélodieuses.

Born in 1975, France
Galerie Alain Gutharc

Suzanne Husky is an anticapitalist, anti-patriarchal ecofeminist, who manages to combine her different struggles with being a minister! She holds this position in the *Nouveau Ministère de l'Agriculture* (new agricultural ministry), which employs performances and videos as part of its campaign launched in 2016 against the agricultural industry and in favour of a 1,000-year alliance between humankind and nature! French-American artist Husky (who was born in France in 1975) is a key figure in this field of art that is deeply connected with both the living world and politics. Folklore, folktales, artisanship and recipes, rituals and forgotten knowledge are the means by which she attempts to get back in touch with the pre-capitalist world and living things. Drawing inspiration from William Morris, her work combines artisanship (ceramics, textiles, and tapestry) with art (performance, sound and video), but without one taking precedence over the other. Husky graduated from the École des Beaux-Arts de Bordeaux and also trained in horticultural landscaping, permaculture and herbalism, strands of which permeate her art. Understanding that “the domination of nature and the domination of women are two parallels” led Husky to ecofeminism and politics. Her new series of podcasts “Mother Goose and other earth stories” is at the crossroads of folk stories, agriculture, environmentalism and spirituality. She also works with the famous environmentalist and activist Starhawk. Confronted with an ecocidal world, Husky creates peaceful, collective, and melodious forms of action.



Suzanne Husky
Protect the sacred, 2019
Courtesy Galerie Alain Gutharc

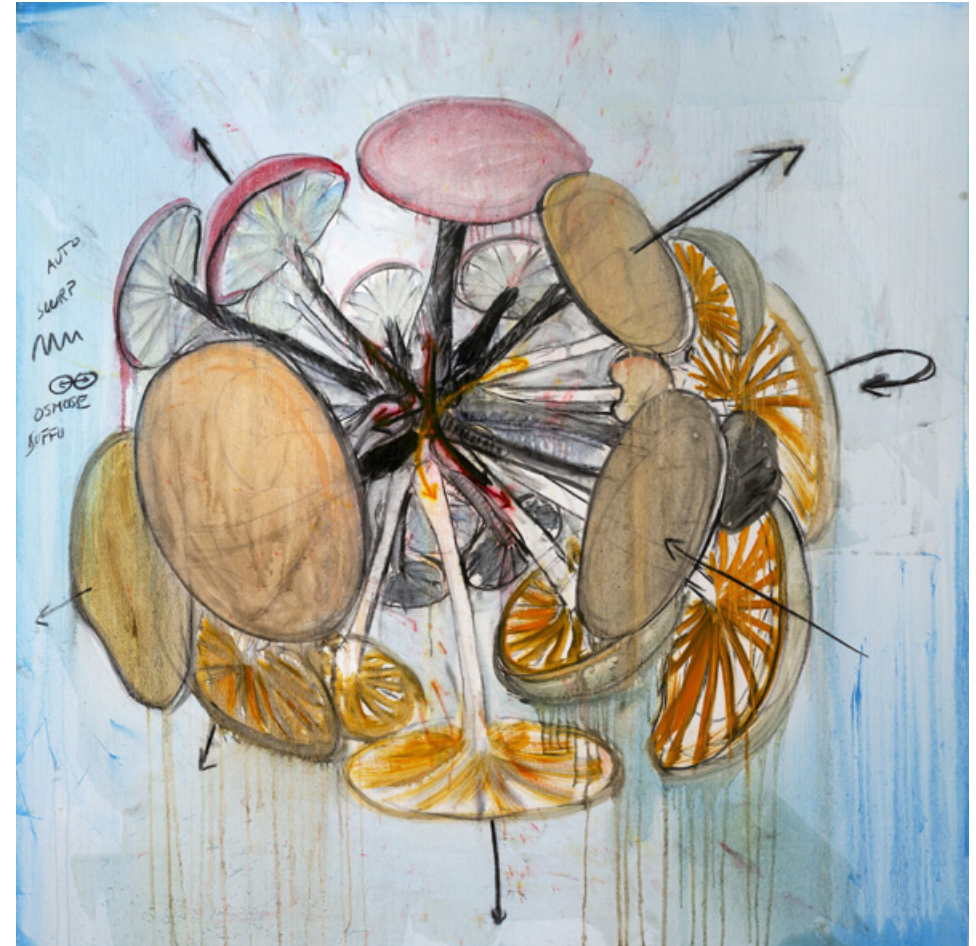
Fabrice HYBER

Né en 1961, France
Galerie Nathalie Obadia

Artiste pluridisciplinaire né en 1961, Fabrice Hyber mêle les sciences, l'histoire, l'entreprise dans sa création. La forêt, longtemps restée une passion intime, un terrain d'expérimentations éloigné de sa pratique, en est venue à boiser peu à peu son oeuvre. Le rhizome deleuzien cher à l'artiste, est venu gagner ses toiles. « Je fais du biomimétisme. Je dessine comme les plantes poussent. Je prends une graine et tous les jours, je la fais pousser. La graine est pour moi une question, de laquelle naît quelque chose. » Il y a trente ans, l'idée de planter une forêt en semant des graines, afin de mélanger les essences, était encore très inhabituelle. Aujourd'hui, la forêt de l'artiste en Vendée rassemble des séquoias, des frênes, des marronniers, des chênes... Fabrice Hyber prône l'être humain comme créateur de son propre paysage et défend la (bio-)diversité, facteur de résilience face au réchauffement climatique et à la bêtise... Il recrée dans sa peinture le cycle de la vie et l'intelligence de la forêt qu'il désire aussi hospitalière et comestible. Nommé ambassadeur en 2021 du fonds de dotation *ONF - Agir pour la forêt*, il entend désormais partager sa pratique atypique de création paysagère dans la culture forestière, tout en s'investissant, côté ville, dans un nouveau tiers-lieu, L'atelier des jardiniers, Montrouge.

Born in 1961, France
Galerie Nathalie Obadia

Fabrice Hyber (b. 1961) is a multidisciplinary artist whose art brings together science, history and the world of business. For a long time, the forest was his private passion, a place to experiment far from his practice of art, but its influence has gradually led to the appearance of trees in his work. Deleuze's rhizome concept, of which Hyber is so fond, has gained his canvases. "My work is biomimetic. I draw in the same way as plants grow. I take a seed and every day I make it grow. For me, a seed is like a question from which something is born." 30 years ago, the idea of planting a forest by sowing seeds from a mixture of different species was still very unusual. Today, sequoia, ash, chestnut and oak trees grow side by side in the artist's forest in the French department of Vendée. Hyber advocates the role of human beings as the creators of their own landscape and defends (bio)diversity, which he sees as a factor of resilience in the face of global warming and stupidity. In his paintings, he recreates the circle of life and the intelligence of the forest, which he hopes will be both hospitable and edible. In 2021, he was appointed ambassador of an endowment fund, *ONF - Agir pour la forêt* and intends to share his unusual practice of landscape creation in forests, while getting involved back in the urban environment in a new, independent alternative space, L'atelier des jardiniers in Montrouge, near Paris.



Fabrice Hyber
Auto, 2021
Courtesy Galerie Nathalie Obadia

Tadashi KAWAMATA

Né en 1953, Japon
kamel mennour, Paris

Recyclage, collecte et récupération des matériaux, installations in situ, questionnement autour de la condition humaine sur cette terre... ces dimensions sociales et environnementales du grand projet (d'une vie) de Tadashi Kawamata sont omniprésentes depuis ses débuts.

L'artiste nomade, né au Japon en 1953 et diplômé de l'Université des Arts de Tokyo, disperse ses interventions in situ qui prennent la forme de nids, passages, promontoires, refuges... Tandis que ses « Huts » invitent à une réflexion sur l'habitat des humains et soulignent le caractère impermanent de leur présence sur terre, d'autres installations, toujours composées de ce bois brut récupéré, véritable marque de fabrique de l'artiste, évoquent la dimension sociale de l'architecture précaire, ainsi que notre vulnérabilité face au réchauffement climatique et aux catastrophes naturelles. Mais ce bâtisseur propose aussi une occupation positive et partagée de l'espace, tissant des passages, des ponts et chemins qui s'offrent comme des solutions pour un vivre ensemble plus harmonieux. Tadashi Kawamata a récemment posé son *Vallisaari Lighthouse* dans le cadre de la première biennale d'Helsinki en 2021, qui a réuni de nombreux artistes autour du thème de l'interdépendance entre la nature et les humains.

Born in 1953, Japan
kamel mennour, Paris

Right from the start, social and environmental dimensions have been omnipresent in what can be qualified as the project of a lifetime. Recycling, collecting, and reclaiming materials, Tadashi Kawamata builds site-specific installations and reflects upon the human condition. He was born in Japan in 1953 and graduated from Tokyo University of the Arts, but since then this nomadic artist has worked on numerous *in-situ* interventions – nests, passageways, promontories, and shelters – all over the world. Whereas Kawamata's *Huts* invite the viewer to think about the human habitat and underline the impermanent nature of our presence on Earth, other installations also made of wood he gleaned in his surroundings (the artist's trademark) evoke the social aspects of precarious architecture and humankind's vulnerability in the face of global warming and natural catastrophes. However, this builder also presents a more positive, shared occupation of space by weaving passageways, bridges and paths that provide solutions for living together more harmoniously. Tadashi Kawamata recently erected his *Vallisaari Lighthouse* at the first Helsinki Biennial 2021, where numerous artists came together around the theme of the interdependence between man and nature.



Tadashi Kawamata
Tree hut in Tremblay n°101, 2021
Courtesy kamel mennour, Paris

Vincent LAVAL

Né en 1991, France
Galerie Sono

« La forêt est ce qui m’anime, m’émerveille, me fait douter, me donne envie de me battre, de créer et de voir demain. » Vincent Laval défend et révèle la forêt dans un travail de sculpture à la fois virtuose et poétique. Né en 1991, il a grandi à quelques dizaines de mètres de la forêt de Carnelle dans le nord de l’Île-de-France. Diplômé des Beaux-Arts de Paris en 2019 après des études à l’Ecole Boulle, il obtient deux ans plus tard sa première exposition personnelle à la Galerie Sono. Se déclarant « artiste-marcheur-cueilleur », Vincent Laval se nourrit des écrits scientifiques du botaniste Francis Hallé, du romantisme allemand ou des récits des grands marcheurs et explorateurs passionnés par la nature profonde. Et la marche, de fait, comme la patience et l’observation, fait partie intégrante de sa démarche de création. Son savoir-faire en sculpture sur bois se mêle à d’autres techniques et matières comme l’acier forgé, le bronze, la pierre, le verre et la photographie argentique. Ayant soin d’avoir une grande cohérence entre sa manière d’habiter le monde et de créer, il agit au sein des associations Forest Art Project et Francis Hallé pour la Forêt primaire, et reverse 5 % de ses revenus artistiques à cette dernière.

Born in 1991, France
Galerie Sono

“Forests fill me with life, but they also give rise to doubt; they make me want to fight, to create and see tomorrow come.” In his brilliant and poetic sculptures, Vincent Laval both defends and portrays the forest. Laval (b. 1991) grew up just a stone’s throw from Carnelle Forest in the north of the Île-de-France region of France. After studying at Ecole Boulle, he graduated from the École des Beaux-Arts de Paris in 2019 and went on to have his first solo show just two years later at Galerie Sono. Defining himself as an “artist, walker and gatherer”, Laval finds inspiration in the scientific writings of botanist Francis Hallé, German romanticism and the stories of all the great walkers and explorers who were driven by the call of the wild. And in fact walking, together with patience and observation, constitutes an integral part of his creative approach. He marries his knowledge of wood carving with other techniques, working in other materials and mediums such as forged steel, bronze, stone, glass and film photography. Ensuring that his lifestyle is coherent with his art, Laval is an active member of the Forest Art Project and the Association Francis Hallé pour la Forêt primaire, even donating 5% of his artistic income to the latter.



Vincent Laval
Plus loin dans la forêt III, 2021
Courtesy Galerie Sono

Douglas MANDRY

Né en 1989, Suisse
Binome

Voici une nouvelle spécialité suisse, qui s'exporte désormais vers d'autres sommets du monde : recouvrir les glaciers de couvertures blanches, pour ralentir leur fonte accélérée par le réchauffement climatique. Elles n'ont pas échappé au montagnard et artiste Douglas Mandry, né en 1989 à Genève et diplômé de l'École cantonale d'art de Lausanne. L'artiste a eu l'idée de récupérer ces couvertures après usage et de les relier à sa recherche iconographique sur la fabrication de l'image touristique des Alpes Suisse, à partir d'archives photographiques. Sur ces couvertures qui sont « déjà des photos en soi, portant l'empreinte du temps et du climat », d'anciennes photographies amateurs sont imprimées par procédé lithographique. Fêru de technologie, aimant détourner des méthodes d'investigation scientifiques, l'artiste inspiré par Timothy Morton, Claude Lévi-Strauss et Robert Smithson scanne actuellement en 3D des moulins (des puits taillés dans un glacier par les eaux de fonte et de pluie) pour en faire des sculptures en verre qui seront ensuite exposées dans le paysage Alpin in situ. Il poursuivra ensuite son chemin par l'exploration des coraux, suivant toujours le même fil rouge du réchauffement climatique, ce changement majeur de l'humanité dont l'artiste estime avoir la chance d'en être à la fois le témoin et l'adversaire.

Born in 1989, Switzerland
Binome

Switzerland is now exporting a new speciality: the practice of covering glaciers with white blankets to slow the ice melt, which is accelerating because of global warming. These blankets caught the eye of Geneva-born mountaineer and artist Douglas Mandry, a graduate of the École Cantonale d'Art de Lausanne (ECAL). Mandry had the idea of collecting the used sheets of geotextile and using them as part of his iconographic research into the image tourists have of the Swiss Alps. Mandry used lithography to reprint amateur photos he found in Swiss tourism archives on these blankets that are "already photos in their own right as they bear the traces of the weather and climate". Inspired by the work of Timothy Morton, Claude Lévi-Strauss and Robert Smithson, passionate about technology and with a fondness for using scientific methods of investigation in ways for which they were not intended, Mandry is currently scanning moulins (well-like shafts in glaciers that carry meltwater down from the surface). The resulting 3D images will be used to make glass sculptures that will be exhibited on site in the midst of the Alpine landscape. He then intends to explore coral, following as always, the same underlying theme of global warming, which is a major change in human life that the artist considers himself lucky to be able to both witness and oppose.



Douglas Mandry
Monuments, Untitled XXVI, 2021
Courtesy Galerie Binome

Lucy + Jorge ORTA

**Née en 1966, Royaume-Uni,
né en 1953, Argentine
Marguerite Milin**

La jeune styliste de mode Lucy Orta, née en 1966 en Grande-Bretagne, et l'architecte Jorge Orta, né en 1953 en Argentine, se rencontrent à Paris et forment dans la foulée en 1992 le duo Lucy + Jorge Orta. Quarante ans plus tard, leur œuvre colossale témoigne des grands enjeux sociaux et environnementaux : pollution, trafic d'organes, pénurie d'eau, chute de la biodiversité, contrôle des frontières, réchauffement climatique... Leur pratique engagée intègre à la fois une démarche participative mobilisant les « citoyens du monde » (*Antarctica World Passport*), ainsi qu'une grande production artistique, via divers médiums que sont le dessin, la sculpture, le textile, la peinture, la sérigraphie, la photographie ou la vidéo... Primé en 2007 par le Green Leaf Award du Programme des Nations unies, le duo s'est rendu à la COP26 à Glasgow en novembre 2021, aux côtés de l'association Art of Change 21, pour mener une intervention collective sur le climat à partir de leur combinaison iconique « Nexus Architecture », un vêtement conçu pour relier les individus entre eux. Elle fait partie de leur répertoire d'objets « d'intervention d'urgence », aux côtés du gilet de sauvetage, du parachute, de la tente refuge ou des brancards, créés pour soulager un monde sous tension, où la survie est devenue l'enjeu.

**Born in 1966, Great Britain
and 1953, Argentina
Marguerite Milin**

British born fashion designer Lucy Orta (b. 1966) met architect Jorge Orta (b. 1953, Argentina) in Paris and they went on to form their collaborative practice Lucy + Jorge Orta in 1992. 40 years later, their colossal body of work bears witness to the major social and environmental challenges we face today: pollution, organ trafficking, water shortages, decreasing biodiversity, border controls and global warming etc. Their social and environmental commitment includes participative aspects that aim to rally the citizens of the world (*Antarctica World Passport*), but this is just one part of a large production across a variety of mediums, including drawing, sculpture, textiles, painting, screen printing, photography and video. The duo received the United Nations Green Leaf Award in 2007 and attended the COP26 in Glasgow in November 2021 with Art of Change 21, where they carried out a collective climate-focussed action using their iconic *Nexus Architecture* suit, a garment designed to connect individuals together. The latter joins a series of "emergency response" equipment such as a life jacket, a parachute, tent-like shelters and stretchers - that was created to provide relief to a world in a state of tension where the survival of humankind is at stake.



Lucy + Jorge Orta
Amazonia: Allosaurus (Femur Bone, USA), 2010
Courtesy Galerie Marguerite Milin

Michelangelo PISTOLETTO

Né en 1933, Italie
Galleria Continua

Micheangelo Pistoletto est un représentant majeur de l'Arte Povera, mouvement qu'il qualifie de « radical ». Cette radicalité traverse l'éblouissante carrière de l'artiste italien né en 1933, et se retrouve au cœur d'un projet qu'il porte depuis 20 ans : le *Troisième Paradis* (*Terzo Paradiso*), une action artistique et politique à forte composante écologique, appelant un troisième paradis qui succédera aux deux premiers, celui, révolu, où les Hommes étaient intégrés à la nature, et le second, artificiel, qui est le nôtre. Le Troisième Paradis est une nouvelle phase de l'humanité, réconciliatrice et harmonieuse, où artifice et nature sont en équilibre. Porté par la fondation de l'artiste, Cittadellarte, le projet vise à mobiliser une « responsabilité individuelle dans une vision globale », s'appuie sur les 17 Objectifs du Développement Durable et célèbre annuellement le « Rebirth Day ». La célèbre installation *Venus of the Rags* est devenue l'ambassadrice de ce projet participatif. Théoricien de ce nouvel âge civilisationnel, l'artiste s'interroge dans son ouvrage *Homintheism and Demopraxy: Comment l'Homo artisticus peut-il faire advenir le Troisième Paradis ?* Chacun peut participer ou encore visiter ce Troisième Paradis... il existe! près d'Assise, un land art composée de 160 oliviers, une *fioretti!*

Born in 1933, Italy
Galleria Continua

Micheangelo Pistoletto is a key figure of Arte Povera, a movement he describes as 'radical', an adjective that has certainly characterised the dazzling career of this Italian artist born in 1933. And radicality is also at the heart of a project he has been working on for 20 years: the *Terzo Paradiso*, an artistic and political action with a large environmental component that calls for the creation of a 'Third Paradise' to follow on from the first two. The first paradise, when Man was an integral part of nature, is long gone; the second, artificial paradise is the one we know today. The 'Third Paradise' will be a new phase of humanity, a time of reconciliation and harmony marked by the equilibrium between artificiality and nature. The project supported by the artist's foundation Cittadellarte aims to ensure we each have an "individual responsibility in a global vision". It is grounded in the UN's 17 Sustainable Development Goals and celebrates 'Rebirth Day' every year. Pistoletto's famous installation *Venus of the Rags* has become emblematic of this participative project. In his manifesto *Homintheism and Demopraxy*, Pistoletto theorises this new age of civilization and questions how can *Homo artisticus* bring about the 'Third Paradise?'. Everybody can take part and even visit this 'Third Paradise' that really exists in the form of a work of land art near Assise made up of 160 olive trees. Miraculous!



Michelangelo Pistoletto
Venere - persona - Gamma, 2018
Sérigraphie sur super miroir en acier inoxydable
200 x 125 cm 79 x 50 in. Pièce unique.
Courtesy: the artist and GALLERIA CONTINUA
Photo par: Ela Bialkowska, OKNO Studio
Exposition : Una cosa non esclude l'altra
Date et lieu: 2019 / Galleria Continua, San Gimignano

RECYCLE GROUP : Andrey BLOKHIN et Georgy KUZNETSOV

Né en 1987 et né en 1985, Russie
Galerie Suzanne Tarasiève

Le duo russe Recycle Group (Andrey Blokhin, et Georgy Kuznetsov) porte un nom parfaitement idoine! C'est aussi celui de leur exposition éponyme, la première, qui s'est tenue à Moscou en 2008 : ils y revendiquaient le recyclage de matériaux, mais aussi de l'histoire de l'art (notamment les dieux grecs) dans leur création. Selon eux, l'art est bien le premier à recycler! Pour Recycle Group, le réchauffement climatique et le monde digital sont les deux hyper-phénomènes que l'humain doit réussir à contrôler s'il veut sauvegarder ses conditions d'existence et de liberté. Les enjeux des nouvelles technologies, comme ceux des libertés individuelles ou de la consommation d'énergie génératrice de CO₂, font l'objet d'installations monumentales, usant aussi parfois de la technologie qu'ils questionnent (réalité augmentée, intelligence artificielle...). Dans leur récente exposition *New Nature*, au Winzavod de Moscou, le duo a interpellé ses visiteurs sur les déchets de la toile, des innombrables photos et vidéos oubliés aux masses inertes de « liens expirés ». Si Recycle Group voit les NFTs comme une possibilité de créer de manière plus écologique, il s'en saisit surtout comme une opportunité de donner plus de moyens financiers et d'action aux artistes : « c'est autant que les GAFAM et les pétroliers n'auront pas! »

Born in 1987 and 1985, Russia
Galerie Suzanne Tarasiève

The name Recycle Group chosen by Russian artist duo Andrey Blokhin & Georgy Kuznetsov couldn't be more fitting. It was also the name of their first exhibition (Moscow, 2008) in which they asserted the importance of recycling in their creative process, as well as the role of art history in general (and Greek gods in particular). According to them, art is often the first to recycle. For the Recycle Group, global warming and the digital world are the two hyper phenomena that humankind must succeed in controlling if it wants to preserve its freedom and current living conditions. What is at stake with new technologies - issues such as individual freedom and the digital sector's energy consumption that is responsible for important CO₂ emissions - are addressed in monumental installations, which sometimes use the very technologies they are questioning (augmented reality, artificial intelligence etc). In their recent exhibition *New Nature* at Moscow's Winzavod, the duo drew attention to the waste produced by Internet, from the countless forgotten photos and videos to the inert masses of expired links. If the Recycle Group sees NFTs as a way of creating in a more environmentally friendly manner, it is especially interested in the opportunities they provide to increase funding for artists and give them the means to take action. "At least these sums of money won't be going to the GAFAM and oil companies!"



Recycle Group

Forest of Expired Links, 2021, bâche plastique, thermoformage, plastique
Dimensions variables, vue de l'exposition au Manège, Moscou

Crédit photo : Irina Kolpachnikova
Courtesy Galerie Suzanne Tarasiève

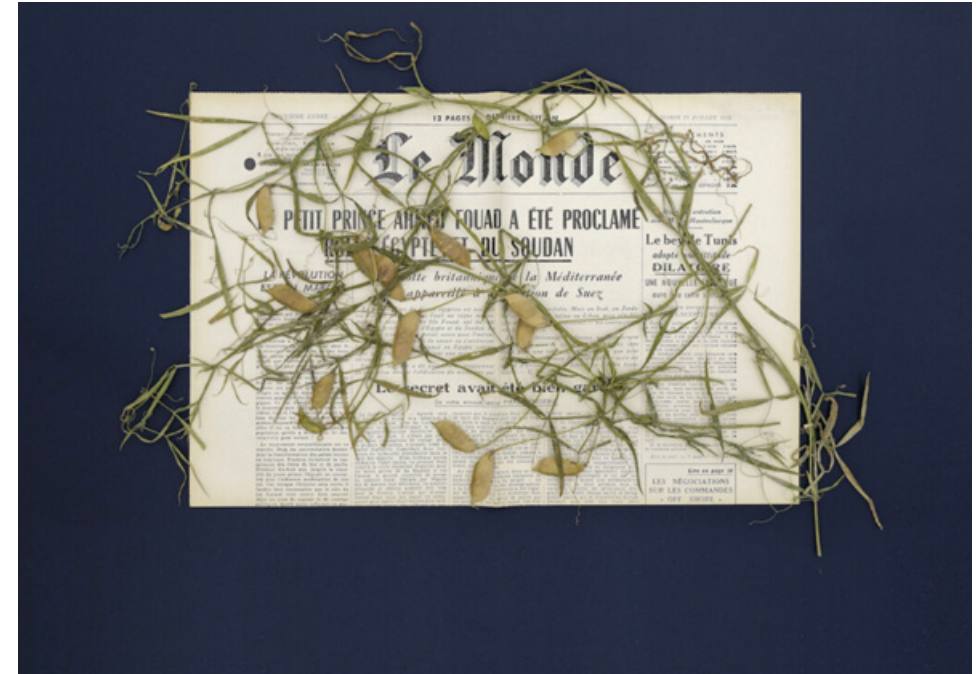
Pia RÖNICKE

Née en 1974, Danemark
gb agency

Lorsque Pia Rönicke visite les collections botaniques de Copenhague, elle est heurtée par la présentation de plantes exotiques hors de leur contexte, ressentant alors tout le poids de la science et du colonialisme. Cette prise de conscience la conduit alors à une recherche sur la classification de la flore, les expéditions scientifiques et l'exploitation des territoires colonisés, avec la volonté de faire acte de réparation. L'artiste se rend ainsi au Mexique dans les montagnes d'Oaxaca, restituant des graines provenant des collections danoises dans leur lieu d'origine, et découvre par cette expérience, qui fait l'objet de son film *Word of Forest*, la puissance de l'endémisme et de l'interconnexion entre les communautés et les écosystèmes. Sa recherche actuelle sur la forêt la pousse une fois de plus vers l'histoire et le rôle des Vikings dans la déforestation des pays nordiques, pour tenter de sauver là encore une relation humaine si précaire. Née en 1974 à Roskilde au Danemark, installée à Copenhague, Pia Rönicke utilise ses différents médiums (le film, la gravure, la sculpture et les objets) pour réparer l'amnésie et relier l'Humain et son environnement. Celle qui a consacré de nombreuses œuvres à la révolutionnaire marxiste Rosa Luxembour ne serait-elle pas en train de tenter elle-même une petite révolution ?

Born in 1974, Denmark
gb agency

When Pia Rönicke visited Copenhagen's botanical collections, she was shocked by the way in which the tropical plants were presented out of context. She could feel the whole weight of science and colonialism and this newfound awareness led her to carry out research into the classification of flora, scientific expeditions and the exploitation of colonies with an eye to making amends. In her film *Word of Forest*, Rönicke recounts her journey to the Oaxaca mountains in Mexico to return seeds from Danish collections to their place of origin, during which she discovered the power of endemism and the interconnectedness of communities and ecosystems. Her current research into forests has once more guided her steps back in time as she considers the role played by the Vikings in the deforestation of the Nordic countries and attempts once more to save humankind's highly precarious relationship with nature. Copenhagen based Rönicke was born in Roskilde (Denmark) in 1974. Working in different mediums (film, engraving, sculpture and objects), she strives to remedy amnesia and reconnect human beings with their environment. After making the Marxist revolutionary Rosa Luxembour the subject of so many of her works, perhaps Rönicke is trying to start a revolution of her own.



Pia Rönicke
Le Monde FRIDAY, Mardi 29 Juillet, 1952. *Lathyrus sativus.*, 2015
Courtesy gb agency

Lou ROS

Né en 1984, France
Galerie Romero Paprocki

Les oiseaux peuplaient l'imaginaire et les loisirs de Lou Ros lorsqu'il était enfant. De jeune apprenti ornithologue, il est devenu artiste et écologiste : il y a cinq ans, les oiseaux sont revenus sur ses toiles, comme une évidence et une cause à défendre, et ne s'en sont plus envolés. Tandis que l'oiseau migrateur évoque les réfugiés climatiques, les espèces en voie de disparition rappellent nos modes de consommation qui détruisent leur habitat. L'étourneau de Rothschild, le Trogon de Ward ou encore les oiseaux de paradis sont autant d'espèces en danger que l'artiste représente à taille humaine, dans une démarche écocentrique d'égalité avec le vivant. Ses peintures de paysages, autres marqueurs de la crise écologique, suivent une hypothèse plus radicale, celle du retrait de toute présence ou influence humaine. Peintre autodidacte né en 1984, Lou Ros met son mode de vie en adéquation avec celui de ses amis volants. Végétarien, surveillant son impact carbone, peignant sur des cartons recyclés, il tente aussi de limiter la pollution de l'eau par la peinture acrylique en laissant évaporer l'eau de ses seaux pendant de longs mois et choisit ses résidences proches de réserves naturelles ornithologiques, comme celle de Salin des Pesquiers à Hyères.

Born in 1984, France
Galerie Romero Paprocki

When Lou Ros was a child, his imagination and free time were full of birds; today the apprentice ornithologist has become an artist and an environmentalist. Five years ago, birds returned to his canvases never to leave again. Their presence was self-evident, as was the need to defend their cause. Whereas migratory birds evoke refugees fleeing climate change, endangered species act as a reminder of how consumer behaviour is destroying their natural habitat. Species such as the Bali myna, Ward's Trogon and birds of paradise are presented life-size in an ecocentric approach that puts man and the living world on an equal footing. His paintings of landscapes, which are also markers for the environmental crisis, apply a more radical hypothesis that involves the removal of any sign of human presence or influence. A self-taught painter, Lou Ros (b. 1984) makes sure that his lifestyle is consistent with his convictions. A vegetarian, he is aware of the need to reduce his carbon footprint: he paints on recycled card and tries to avoid polluting the rivers with his acrylic paints by leaving the water to evaporate from his buckets for months on end. In addition, he favours artists residencies located close to bird reserves, such as the Salin des Pesquiers in Hyères.



Lou Ros
Cuicui #6, 2021
 Courtesy Galerie Romero Paprocki

Lionel SABATTÉ

Né en 1975, France
Galerie 8+4

Lionel Sabatté fait jaillir le vivant, le beau, l'intemporel de matières mortes, méprisées ou jetées au rebut. Il transcende ce que la société nomme communément « déchet ». Des contenus de sacs d'aspirateurs muent en oiseaux, de la poussière récoltée dans le métro se transforme en loups, une souche de bois mort se ravive en chimère, des cheveux en visages, des plaques d'acier industriel oxydées en paysages, des peaux mortes fournies par un podologue éclosent en fleurs... Le sculpteur devenu balayeur, glaneur, recycleur, surcycleur... se révèle créateur d'un autre rapport au temps, qui retrouve enfin sa boucle, son élastique éternité. La préhistoire, les cavernes, les abysses, l'insularité, les premières formes de vie sont la toile de fond d'une œuvre qui invite les animaux, l'alchimie, la vie organique à prendre forme et à cohabiter en harmonie avec l'être humain. L'artiste, né en 1975, qui a grandi sur l'île de La Réunion, hésitait encore à devenir professeur de judo lorsqu'il a intégré les Beaux-Arts de Paris. Il promène depuis son naturel à hauteur d'hommes et de vie terraquée. L'artiste avale en ogre les excès de la société de consommation pour en recracher des créatures connectées au vivant, des génies, des druides, dotés de l'esprit immanent de la vie.

Born in 1975, France
Galerie 8+4

The art of Lionel Sabatté transcends what society commonly calls waste: in his works, life, beauty and eternity burst forth from amidst dead, disregarded materials and scrap. The contents of vacuum cleaner bags evolve into birds, dust collected in the metro turns into wolves, a dead tree stump comes back to life as a fantastic creature, hair becomes faces, oxidised sheets of industrial steel become landscapes and dead skin provided by a chiropodist bursts into flower. The sculptor turned street sweeper, forager, recycler and upcycler reveals himself as the creator of an alternative relationship with time, time that has finally discovered its elastic infinity and the loop. Prehistory, caves, the ocean's depths, insularity and the first life forms provide the backdrop to a body of work that invites animals, alchemy and organic life to take shape and live together in harmony with humanity. Sabatté (b. 1975) grew up on Reunion Island and was still hesitating between art and becoming a judo teacher when he enrolled at the Beaux-Arts de Paris. Since then, he hasn't lost touch with his natural character and interests, focusing on humankind and the planet Earth. Like an ogre, he devours the excesses of consumer society and spits out creatures that have a connection with the living world, geniuses and druids endowed with the immanent spirit of life.



Lionel Sabatté
Poussin de Dodo du 03/02/2020, 32 x 23 x 12 cm
Poussière sur structure métallique - 2020 - Crédits photo Rebecca Fanuele
Courtesy Galerie 8+4

Pascale MARTHINE TAYOU

Né en 1966, Cameroun
Continua

Pascale Marthine Tayou est un « diagnostiqueur » des relations entre les humains, leur environnement et leur histoire. Les révélations les plus sombres de ce diagnostic sont souvent cachées derrière un premier plan chatoyant, aux couleurs vives. Des crayons de couleur géants, ludiques et bien taillés, évoquent des pieux, armes redoutables utilisées lors d'exactions ou génocides. Les 25 000 sacs de la sculpture gourmande *Pastic Bags*, sont aussi un gigantesque fléau environnemental, comme le montre aussi *Plastic Tree*, un arbre dont les feuilles sont remplacées par des sacs plastiques accrochés par le vent. Artiste autodidacte né en 1966 à Nkongsamba au Cameroun, Pascale Marthine Tayou (qui a féminisé son nom en y rajoutant deux « e ») vit entre Gand en Belgique et Yaoundé au Cameroun, avec des arrêts parisiens en tant que Chef d'Atelier aux Beaux-Arts. Lors de son exposition en Martinique en 2019, il invitait à « Réduire les espaces entre nous est une urgence contre nos terrorismes intérieurs. » Si l'arbre à palabres, symbole fort d'échange et de décision collective a désormais des ramures carbonées dans sa sculpture, il est plus que jamais utile à une humanité troublée, désireuse de justice sociale et environnementale.

Born in 1966, Cameroon
Continua

Pascale Marthine Tayou is a “diagnostician”, who diagnoses the relations between people, their environment and their history. The darkest revelations of his diagnosis are often hidden behind a brightly coloured, shimmering foreground. Funny, giant, coloured pencils with nice sharp points evoke stakes, those redoubtable weapons used for acts of violence and genocides. The 25,000 bags that make up his deliciously colourful sculpture *Pastic Bags* are a bane for the environment, a fact that is also illustrated in *Plastic Tree*, whose branches, instead of leaves, are hung with plastic bags transported there by the wind. A self-taught artist, Pascale Marthine Tayou (who has feminised his name by adding an “e” at the end of Pascal and Marthin) was born in 1966 in Nkongsamba (Cameroon). He divides his time between Ghent (Belgium) and Yaoundé (Cameroon), stopping off at the French capital where he teaches at the Beaux-Arts de Paris. During his exhibition in Martinique in 2019, he asserted: “reducing the spaces between us is urgently needed against our inner terrorism.” If the palaver tree, a symbol of exchange and the collective decision process, has now branched out into his sculpture, it is more useful than ever in a society that is in a state of turmoil and eager for social and environmental justice.



Pascale Marthine Tayou

Plastic Tree, 2018

Branches, sacs plastiques, dimensions variables, pièce unique

Courtesy de l'artiste et GALLERIA CONTINUA

Photo : vue d'installation chez Richard Taittinger, New York, 2018

© ADAGP, Paris

Sarah TROUCHE

Née en 1983, France
Galerie Marguerite Milin

Élevée au cœur de la campagne bordelaise aux côtés de nombreux enfants adoptés par ses parents, Sarah Trouche est initiée par hasard à la peinture par un peintre de l'école de Pont-Aven. Elle intègre les Beaux-Arts de Paris à la suite de sa première performance, *First*, dans laquelle elle se jette du Pont Notre-Dame pour atterrir sur les quais de Seine, secouant ainsi par son geste l'indifférence envers les sans-abris. Ce premier acte comprend déjà les éléments fondamentaux de sa pratique : prise de risque physique, intervention dans l'espace public, message fort et engagé. Pour « mettre en lumière les anomalies sociologiques et politiques » ainsi que les enjeux environnementaux de la société contemporaine, Sarah Trouche met son corps au cœur de son art. Nue, peinte en jaune, bleu ou rouge, elle intervient dans la mer d'Aral au Kazakhstan, sur la muraille de Chine, dans le village de Ganvié au Bénin ou sur l'île de Svalbard par -20°C. L'artiste s'engage également pour l'écologie, le décloisonnement des pratiques artistiques et l'accès à l'art par le biais d'actions collectives, via son association *Winter story in the wild jungle*. Elle organisera cet été en Médoc la troisième édition du Festival *Perform* sur le thème *Formes du vivant*. Un agenda foisonnant, à la hauteur de l'engagement de cette artiste d'à peine trente-huit ans.

Born in 1983, France
Galerie Marguerite Milin

Sarah Trouche grew up in the heart of the countryside near Bordeaux in the company of her parents' numerous adoptive children. Her first experience of painting was a chance encounter with a painter from the Pont-Aven school. She enrolled at the Beaux-Arts de Paris after her first performance, the aptly named *First*, in which she threw herself from Pont Notre-Dame and landed on the quayside next to the Seine. This first gesture intended to challenge people's indifference towards the homeless already included the fundamental elements of her practice: putting herself at risk, intervening in the public space and conveying a strong social message. Trouche's body is her main medium and focus in a corpus that highlights sociological and political anomalies and the environmental issues facing society today. Naked, painted yellow, blue or red, her performances have taken her to the Aral Sea in Kazakhstan, the Great Wall of China, the village of Ganvie in the Republic of Benin and to Spitsbergen, where the temperature was -20°C. But the artist does not only defend the environment. She campaigns for the need to break down the barriers between artistic disciplines and encourages collective action as a means of facilitating access to art with her collaborative project *Winter Story in the Wild Jungle*. This summer in Médoc, she will be organising the third edition of *Perform*. The theme of this year's festival will be the "Forms of Life". The least we can say is that this artist who has just turned 38 has a pretty full schedule, which is hardly surprising given her high level of commitment.



Sarah Trouche
Aral Revival Kazakhstan, 2013
 Courtesy Galerie Marguerite Milin

Capucine VEVER

Née en 1986, France
Galerie Eric Mouchet

Que montrent les territoires, qu'ils soient urbains, ruraux ou dans des régions extrêmes, des enjeux sociaux et environnementaux qui les sous-tendent, souvent invisibles, voire parfois volontairement cachés ? Capucine Vever se consacre à "visibiliser leur réalité écologique" et ausculter le lien entre leurs dimensions géographiques et sociales. Sa vidéo *Dunking Island*, tournée sur l'île de Gorée au Sénégal, aborde la montée, invisible mais irréversible, du niveau des mers, qui menace ce lieu mémoriel. Sa série photographique « Fiume Rosso » explore une attraction touristique en Sardaigne, une rivière rouge dont une grave pollution a provoqué la couleur féérique. Plus au Nord, depuis l'ancien sémaphore de l'île d'Ouessant, l'artiste a traqué l'un des plus grands « rails de navigation marchande » d'Europe qui passe à plusieurs kilomètres des côtes mais que l'on ne voit plus à l'oeil nu, car volontairement mis à l'abri des regards depuis la marée noire de 1979. La prochaine résidence au long cours de l'artiste, née en 1986 et diplômée de l'École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy, sera dans les Alpes, où la fonte du permafrost, due au réchauffement climatique, transforme la montagne. À son talent de sismographe des territoires « anthropisés » au *modus operandi* rigoureux, Vever allie une grande maîtrise artistique et un optimisme déterminé.

Born in 1986, France
Galerie Eric Mouchet

What can we see in different urban and rural areas, or even more extreme locations, of the underlying, often invisible and sometimes even deliberately hidden social and environmental issues they are facing? Capucine Vever focuses on making this environmental reality visible and examines the connection between its geographical and social aspects. Her video *Dunking Island*, which she shot on the island of Gorée off the coast of Senegal, addresses the rising sea levels that are invisible for the moment, but irreversible and which endanger this place that serves as a reminder of the slave trade. Her photographic series *Fiume Rosso* explores a tourist attraction in Sardinia, where the magical red colour of the river is in fact due to pollution. Further to the north, Vever stalks one of Europe's busiest shipping routes from the former semaphore on Ouessant island, where numerous boats pass just a few kilometres from the coast. Nothing can be seen with the naked eye, because ever since the disastrous oil spill of 1979, all this activity has been deliberately hidden from sight. Vever (b. 1986) graduated from the École Nationale Supérieure d'arts de Paris-Cergy. Her next long residency will take her to the Alps, where climate change leading to melting permafrost is changing the face of the mountains. Vever applies a rigorous *modus operandi*, combining her talent as a seismograph of anthropogenic regions with artistic virtuosity and determined optimism.



Capucine Vever
Et un jour..., 2019
 Courtesy Galerie Eric Mouchet